

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 25

Artikel: Le Chasseron
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



QUAND L'E QU'ON E SUTI

LAI a on revî que sè dit dinse que l'è rein d'ître fou s'on lo fâ pas vère. On porrà i assebin lo beteuilâ on bocon et dere: « N'è rein d'ître suti, s'on lo fâ pas vère! » Et que l'è bin veré allâ pi. Quemet mè la contâ l'autr'hi on précaut. Pas ion de cliâo précaut que sant quemet lo cognac qu'on lâi dit *façon*. Na, vo garanto que stisse l'è on têt veretâbllio, et pu crâno que l'è, que foudràî provignî dâi monsu dinse po ein avâi dâi mouî dein noutron payî. L'è su adan que noutron canton sarâi lo premi de la Suisse po lè z'hommo de teppa.

La vaitcè dan.
L'è onn' histoire de pionnier, de *cantonnier* que diant lè dzein que pouant *devesâ* prin. Vo sède prâo que cliâo z'ovràî l'ant dâo pénâbllio à fère : *ecouennâ lè motte, crosâ lè terrau, achomâ lè melion su lè tserrâire, et lo resto*. Tot cein *baillè* la sâi, quand fâ tsaud, l'è su, et on pâo pas lâo reproûdzî se dâi coup ie molliant on bocon lo lan. D'ailleu lè dzein vâyant prâo quand on a quartettâ, mâ sant noviyèint po vère s'on a sâi.

Dan clli pionnier que vo dio, lo père Tiudràî, ètâi on *sâcro* à l'ovràdzo et l'avâi lo mor chet pe soveint qu'à son tor, po cein que dein tota la coumouna iô l'ire lâi a min de cabaret.

Cein vo seimblîio rein que lâi ausse min de cabaret dein on velâdzo, à vo. On vâi prâo que vo n'âi jamé ramassâ la sâi ein achomeint dâi melion su lè tserrâire âo gros dâo dzor, dein on velâdzo que n'a min de cabaret, quemet lo père Tiudràî.

Seulameint, dein clli velâdzo, se n'a min de veindâdzo, lâi a dâi cave avoué dâi bossaton plliein de bon bâire po lè z'ami. Ti lè coup que lo préfet, lo voyer âo on conseilîer passâve perque s'è reintornâve pas assâtî. L'è veré cein, du que l'è on précaut que mè la de.

Et vaitcè qu'on dzor, monsu lo voyer dâo distri vint trovâ lo pionnier po vère que fasâi. Stissé châte à grante gotte dâo tant que lâi rolhîve et quand crêthcive, cein fasâi onna brison qu'on arâi djurâ qu'on vannâve dâi pierre. Lo voyer lâi dit dinse :

- Vo z'âi rido sâi, père Tiudràî !
- N'è pas l'embarras, monsu lo voyer, que fâ onna chaleu à vo chetsî la tserrâire dâo bâire quemet clli gravier que lâi a perque.
- Mâ, lâi a prâo cave pè lo velâdzo et dâi boune dzein.
- Peuh ! peuh ! peuh ! l'è bon à dere por vo, monsu lo voyer. On vo z'invite à bâire on verro quand vo venî pè ce. Mâ lo pionnier n'è pas on voyer, n'è-te pas ?
- Ma fâi, bin su !
- I'é tot parâi trovâ on biaî po que lè dzein dâo velâdzo mè baillèyant trâi verro, de teimps à outro. Mâ n'allâ pas lo racontâ !
- Quaisî-vo ! Bin su que na ! Quemet féde-vo ?
- Eh bin ! quand i'arveo âo coutset dâo velâdzo, à la né tsesâite ie fé état de trabetsî on

bocon. Adan lè dzein sè peinsant : « Lo pionnier l'a on bocon tserdzî. *No faut lo fini !* » Et m'in-vitant ti po bâire trâi verro âo guelion. A-te que ma rebriqua.

Lo voyer l'a trovâ Tiudràî tant suti que lâi a fé drobliâ sa pâte. Marc à Louis.

VEILLE D'ELECTIONS

MADAME est heureuse, elle va voter. Oui, mais pour qui ? Elle réfléchit et étale devant elle, les portraits des candidats et des candidates. Elle est scrupuleuse et veut se renseigner exactement. Elle connaît donc par le menu, leur vies intimes et leur programme.

Aujourd'hui, elle cherche à savoir si leur physique correspond aux idées qu'ils ou qu'elles affichent.

Une amie entre :

— Bonjour, chère !... Enfin, c'est le triomphe ! Je me sens grandie, transformée, je suis devenue plus sérieuse et plus profonde. Je vais voter ! Je me suis fait faire une robe de circonstance, avec un amour de petit chapeau, très crâne qui a l'air de dire : je sais ce que je veux et je sauverai la patrie !

— Mes félicitations !

— J'espère aussi que le dîner ne sera pas raté, parce que ma cuisinière va voter aussi... Elle est dans tous ses états...

— C'est vrai, je n'avais pas encore songé à cette complication !

— Il faut penser à tout, chère amie ! Pour en revenir à mon électrice de cuisinière, elle m'a déjà demandé une augmentation.

— Je ne vois pas bien le rapport...

— Il est discret !... elle a su que j'avais une robe nouvelle, et elle veut s'acheter des gants...

— Des gants ?

— Elle a honte de montrer ses mains abimées à l'urne nationale où elle enfilera le nom de son élu.

— Ou pas élu !

— Ne jouons pas sur les mots... J'ai protesté : vous n'avez pas besoin de gants, Eulalie. — Et pourquoi pas, madame en mettra bien ! Je suis égale à madame, maintenant... Je vote...

— Eh ! eh !... cela va transformer les mœurs...

— Oh ! on s'y attend... A chaque inauguration, invention ou loi, il y a une cheville du vieux système qui craque... alors, on remet un peu d'huile dans le moteur humain pour avoir l'esprit souple... Mais, ma chère, quels sont ces portraits étalés sur votre table, c'est un jeu ?

— Voyons, chère amie, ne reconnaissez-vous pas nos candidates, nos hommes d'Etat ?...

— Oh ! c'est vrai ! Et qui avez-vous choisi ?

— Ce n'est pas un langage parlementaire ! demandez-moi pour qui je vais voter...

— Bon... Pour qui allez-vous voter ?

— Je n'en sais rien encore...

— Moi, je ne voterai certainement pas pour X... il est trop laid...

— Cela n'a aucune importance...

— Non... vous croyez ?... Il ne sera pas du tout dans le style de ma robe...

— Quel détail !

— Chaque détail devient important... Je ne voterai pas non plus pour Y..., le nœud de sa ceinture est trop mal fait et il se pourrait qu'elle n'eût pas d'ordre. Du reste elle est mal chaussée.

— Quelle psychologie !
— Il en faut... Z... n'aura pas le suffrage de ma voix, ses cheveux sont en brosse et je n'apprécie que la raie de côté...

— Ce sont des enfantillages ! et vous vous dites sérieuse et profonde ?

— Que voulez-vous... moi, j'obéis à l'instinct.

— Nos votes seront une salade russe ! Il vaudrait mieux cependant un bon tout homogène et bien réfléchi...

— Où irait-on ? L'impulsion est la meilleure des conduites...

— Oh oh ! et votre cuisinière, à quel instinct obéira-t-elle ?

— Au sien ! et elle votera pour celui qui a un gros appétit.

— C'est gros de conséquences... C. S.

PAYSAN PHILOSOPHE

*Le bon soleil devant la porte,
La bonne pipe au soir tombant,
Les trois décis que Rose apporte
Sous la tonnelle à notre banc.
Un petit tour chaque dimanche
Dans le vignoble aux environs,
En s'arrêtant à la Croix-Blanche
Pour discuter des élections.*

Pierre Girard.

Ça me paraît assez juste. — De quoi faut-il parler à une femme pour lui plaire ?

— De sa beauté.

— Et si elle n'est pas belle ?

— De la laideur des autres !

LE CHASSERON

MATINEE de juin, lumineuse et calme. A l'horizon, les nuages blancs s'attroupent et voilent les sommets des Alpes, tandis que le dernier orage de la nuit s'éloigne peu à peu vers la Suisse allemande. On entend encore, au loin, le grondement du tonnerre. Partout, sur la plaine, l'herbe couchée par les lourdes pluies, se redresse ; les fleurs brillent d'un vif éclat ; dans les vergers et les hautes prairies, les pommiers fleuris ressemblent à de magnifiques bouquets d'un rose tendre.

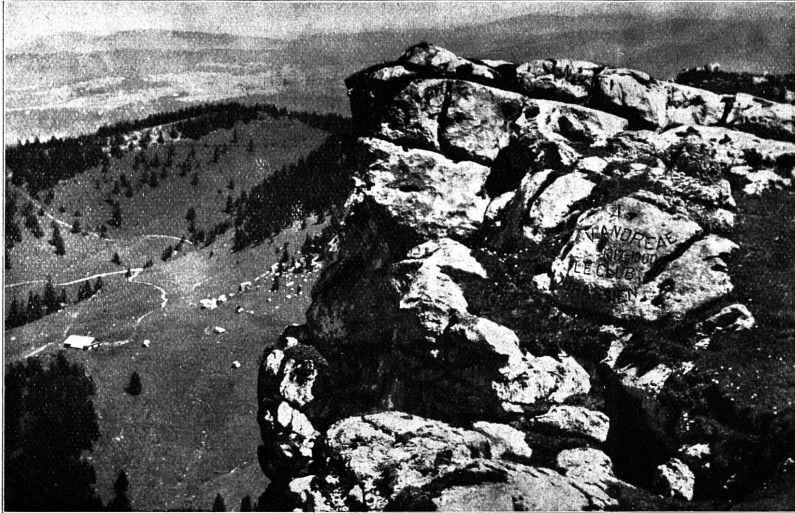
Le Jura — où les frondaisons nouvelles des hêtres mettent un peu de douceur dans la verdure sombre des sapins — s'est totalement dégagé des brumes. Il semble faire signe au promeneur. Montons.

Au-dessus du pittoresque village de Vuitebœuf, les bois commencent. Non pas les grandes forêts étalées sur les pentes, mais un joli bois dont les hêtres ont des tiges noueuses et des racines saillantes. Les arbres sont accrochés à la pente rocailleuse qui tombe à pic sur l'Arnon, lequel creuse les profondes gorges de Covatannaz. Et l'on suit le sentier, entre deux parois de rochers où, de temps à autre, apparaissent des excavations à peine dissimulées par des buissons rabougris. Ces excavations sont les orifices de longues galeries naturelles par où se déverse, au printemps, l'eau qui s'est accumulée, durant l'hiver, dans des poches souterraines. Quelques-unes de ces anfractuosités rocheuses ont l'aspect de cavernes et servent probablement de refuge à l'homme préhistorique.

Mais voici que le chemin se resserre. La rivière apparaît étranglée entre deux parois vertigineuses.

ses ; puis le sentier s'allonge sous les hêtres et débouche dans un pâturage. Nous avons changé de monde.

Quelques maisons basses forment le hameau du Château. Il ne reste plus aucun vestige du fameux château de Sainte-Croix qui se dressait là, pareil à un nid d'aigle, au-dessus des gorges de Covatannaz, dans une position imprenable. Il



fut construit par Pierre de Grandson au début du XIV^e siècle. On croit que du donjon de cet édifice, l'on pouvait communiquer par des signaux avec les châteaux environnants, notamment avec celui des Tours, situé de l'autre côté des gorges de Covatannaz et également détruit.

Dès qu'on a traversé le hameau dont l'importance était grande jadis, on s'en va sur la pente herbeuse, parmi les boqueteaux et l'on gagne le plateau des Rasses. De chaque côté de la belle route goudronnée, des hêtres, des cottages et des maisons de repos s'élèvent à l'ombre des plus beaux sapins qu'on puisse voir. Des oisifs en complets de flanelle et des dames à bras nus, portant crânement le petit chapeau « Eugénie », se promènent sur les sentiers. D'autres jouent au tennis : on entend le bruit sec des balles renvoyées par les raquettes ; d'autres encore se reposent sur des bancs rustiques ou flânent dans l'herbe fraîche.

Puis, brusquement, tout disparaît. On pénètre dans la forêt de sapins. Le sentier zigzague entre les grands arbres, au pied desquels on s'arrête pour admirer une fourmilière monumentale. Parfois, c'est une minuscule clairière qui apparaît soudain : on a juste le temps d'apercevoir un pan de ciel bleu au-dessus de sa tête. Et, de nouveau, la forêt recommence. Peu à peu cependant les sapins s'espacent. Ils laissent entre eux des bouts de pâturage qui vont s'élargissant et bientôt l'on quitte les grands bois. Alors, c'est une vaste pente herbeuse qui s'étend devant vous jusqu'au sommet du Chasseron — une pente magnifique d'où la vue est grandiose sur une bonne partie du Plateau suisse. Au premier plan, le lac de Neuchâtel, immobile et silencieux, a l'aspect d'un grand fleuve à son embouchure. Au-delà, ce ne sont que collines verdoyantes jusqu'à la haute barrière des Alpes.

Au printemps, cette pente herbeuse se couvre de petites gentianes bleues ; puis viennent d'autres fleurs, parmi lesquelles domine la grande anémone aux feuilles finement dentelées et à la corolle si délicate qu'au moindre choc elle se flétrit. Ne les cueillez pas, ces anémones veloutées, bornez-vous à les admirer quand le soleil du matin fait étinceler leurs corolles d'un gris blanchâtre, teinté de rose. Le bouquet que vous ferez, d'une main hâtive, seront irrémédiablement fanés deux heures plus tard.

On monte, on monte encore ; on passe devant l'hôtel rustique où des promeneurs atablés dé-

ballent leurs provisions et l'on atteint le sommet : gros rocher, tout crevassé qui regarde la France.

Tout à coup la pente cède. On se couche sur la pierre rugueuse et l'on aperçoit une paroi vertigineuse qui tombe à pic sur le vallon de la Denevriaz où quelques chalets, récemment ouverts, laissent échapper un peu de fumée. Vers le nord, se succèdent les larges croupes déboussées qui

forment le Jura neuchâtelois et l'on voit briller, tout là-bas, les toits rouges de la Chaux-de-Fonds. En face, c'est le Jura français aux lointains nostalgiques.

Covatannaz, Chasseron, vieux pays dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité !

Lorsque les Romains prirent pied en Helvétie, ils défrichèrent le sol, construisirent des routes et tournèrent leurs regards vers ce Jura qui se dressait devant eux comme une gigantesque barrière. Ils le franchirent en maints endroits pour se mettre en communication avec la Gaule.

Parmi toutes les voies romaines dont on a retrouvé les traces, il faut citer celle de Covatannaz qui était l'une des plus fréquentées. Elle ne passait pas par les gorges, mais escaladait la montagne. Un peu au-dessus des « Granges de la Côte » on a retrouvé un fragment de cette voie ; les profonds sillons, taillés dans le roc existent encore, sillons dans lesquels s'engageaient les roues des charriots.

Cette importante route mettait en communication Lausanne avec Besançon par la station d'Abiolica qu'il faut situer entre le Château et Sainte-Croix, à l'endroit connu sous le nom de la Villette.

C'est vers 1860 qu'on a découvert, au pied du Chasseron, les vestiges d'un établissement romain. Les fouilles entreprises ont permis de mettre à jour des monnaies datant d'une époque antérieure au règne de l'empereur Constantin. Une légion romaine campait dans ces parages, et les soldats, appuyés au manche de leur pique, montraient la garde sur ce pays péniblement conquis. Au sommet du Chasseron, ils avaient élevé un autel où, de temps à autre, ils allaient déposer des offrandes à quelque divinité païenne.

Quand on redescend, il faut suivre la crête jusqu'au col et s'engager dans le pittoresque vallon de la Denevriaz tout fleuri de gentianes acaules et d'orchis vanillés. Puis, on débouche dans le vallon de Noirvaux où passe la grande route allant de Buttes à Sainte-Croix.

Jean des Sapins.

A l'orgue. — Toto revient de l'église où l'on a mené visiter les orgues.

— Oh ! maman, j'ai vu quelque chose de bien amusant : j'ai vu un vieux monsieur qui pompait de la musique dans un grand buffet !

LA CUISINE ET LA DIPLOMATIE

Je ne sais pas, si dans les conférences internationales qui se succèdent, les délégués des peuples finiront par se mettre d'accord, et sincèrement, mais sans doute, ils arrangeront assez bien les affaires de la vieille Europe toujours inquiète, s'ils mangent ensemble à la même table et si sur cette table chaque repas était servi de la façon la plus distinguée, la française.

Talleyrand, pendant les vingt ans de son règne, ne négligea pas un seul jour sa table, où il invitait tout ce que l'Europe comptait d'illustrations dans la politique, l'armée, les sciences, les lettres, les arts. Son maître d'hôtel s'appelait Boucher. Celui-ci, qui avait fait son éducation chez les princes de Condé, recevait les mêmes égards que les meilleurs diplomates. Chaque matin, Talleyrand étudiait avec lui le menu de son dîner. Le menu arrêté, Talleyrand en confiait l'exécution au plus célèbre cuisinier de son époque, Carême.

Un jour de 1805, Talleyrand, afin de fêter la victoire d'Austerlitz, convia des maréchaux, de princes, des ambassadeurs. Il s'enferma dans son cabinet tout un matin en compagnie de son maître d'hôtel, de son chef de cuisine et de son chef d'office. Là, tous en cœur, ils établirent le menu avec autant de zèle qu'ils eussent dressé le plan d'une bataille. Puis, on lança des courriers dans la ville, vers le gibier, les primeurs, les fruits. Tout arriva en abondance. A la veille du dîner, M. Boucher apparut radieux devant Talleyrand :

— Monseigneur, nous avons deux saumons.
— Beaux ?
— Magnifiques. Mais impossible de les servir l'un et l'autre.

— Impossible... Et si je le veux ?
— On ne peut servir un poisson de ce genre que comme entrée ou relevé de potage. Agir autrement, serait insulter à toutes les convenances de la table.

Talleyrand se pencha vers M. Boucher et lui murmura quelques mots à l'oreille...

Le lendemain soir, les convives se pressent autour de la table. Quand on a desservi le potage la porte s'ouvre : l'officier de bouche apporte sur un plat immense l'un des deux saumons.

— Oh ! s'écrient les convives, le merveilleux poisson !

Comme troublé par tant d'émoi, l'officier chancelle ; son plat bascule, et le poisson s'écrase sur le parquet.

— Maladroit ! maugréa Talleyrand.
Tandis qu'une véritable consternation surprend l'assistance, il se tourne vers l'officier de bouche.

— Balayez-moi ça vivement, et servez-m'en un autre !

Enthousiasme des convives lorsque réapparut l'officier portant un second saumon, plus volumineux que le premier.

Cambacères, un Languedocien de Montpellier était également convaincu de l'importance de la cuisine en politique. Il était gourmand, au point de ne souffrir aucune distraction quand il saurait un plat.

— Parlez donc plus bas ! dit-il un jour à un convive trop bavard. On ne sait pas ce qu'on mange...

Après la guerre de 1870, Pouyer-Quertier, ministre des finances eut la mission de régler avec l'Allemagne la question financière. Or, Bismarck, vrai glouton, buveur effroyable, jugeait de la valeur des gens par la capacité de leur estomac. Au début des négociations, il invita Pouyer-Quertier à un dîner pantagruélique. Pour plaire à son hôte, notre ministre consentit d'abord à fumer une de ces pipes de porcelaine qui donnent mal au cœur, et à absorber force bocks de simple bière, puis de bière mélangée d'eau-de-vie, puis de bière ferrée. Pouyer-Quertier restait solide, calme. Bismarck le regardait avec une stupeur croissante. Mais où son admiration ne connut plus de bornes, ce fut lors-